

# LES COQUELICOTS

Recueil poétique mensuel

OUVERT A TOUS LES POÈTES-OUVRIERS DE FRANCE ET D'ALGÉRIE

Cette publication a pour but de grouper en un recueil annuel les Poètes Ouvriers de toutes les corporations. Elle a pour programme d'ouvrir, entre tous les collaborateurs et entre toutes les poésies insérées, un Concours permanent dont le jugement est laissé au libre arbitre des lecteurs. — Le concours prend son caractère de nouveauté par la publication d'un Semestre. Ainsi, deux Concours par an.

MANUSCRITS ET MANDATS  
AU BUREAU-CENTRAL  
**Georges NICOLAS**  
TROCENNEUR  
Cité Magenta, 3, à Paris

Les récompenses offertes aux auteurs, désignées par le seul suffrage des abonnés, consisteront en ouvrages des meilleurs auteurs français, que les lecteurs choisiront eux-mêmes. Ces ouvrages représenteront une valeur de 25 à 30 fr. pour les premiers prix ; de 10 à 15 fr. pour les deuxièmes et troisièmes prix ; soit 500 fr. de primes annuelles. — Abonnements : un an, 2 fr. 50 ; six mois, 1 fr. 25. Pour collaborateurs, 5 fr. et 2 fr. 50.

## TROISIÈME CONCOURS

Juin à Novembre

Tout versé correct est immédiatement inséré

### NOSTALGIE

Que de fois, en secret, j'ai pleuré la campagne,  
Tes landes, tes rochers, ô ma belle Bretagne!...  
Devant les splendeurs de Paris,  
Je suis demeuré froid, et mon âme oppressée,  
Chaque jour, chaque nuit, vole par la pensée  
Vers tes grèves, mon cher pays!...

A peine avais-je atteint l'âge d'adolescence  
Qu'il me fallut quitter les bres de ma naissance,  
Victime de la loi d'airain;  
Et tout seul, sans appui, marchant à l'aventure,  
Hébété atone jeté dans l'immense nature,  
Au loin j'allai, cherchant du pain.

Devant de bien longs jours toute mon énergie  
S'épuisait à lutter contre la nostalgie,  
Je ne pouvais pas oublier  
Les vallons, les coteaux recouverts de bruyères,  
Les grands bois dominés de ruines altières,  
Servant de bauge au sanglier.

Mais songer au retour eût été chimérique,  
Car le sol peu fécond de la vieille Armorique  
Ne peut nourrir tous ses enfants;  
Et dans la capitale, au milieu de la foule,  
Je regrettais les bruits, les chansons de la houle,  
Les plaintes sonores des vents.

Le temps vint mettre un terme à ma lente souffrance  
En faisant pénétrer dans mon cœur l'espérance  
D'un prompt retour aux champs d'Arvor...  
Depuis... trente ans ont fui!... Rêves de ma jeunesse,  
Envolez-vous; je touche au seuil de la vieillesse,  
Et dans l'exil je suis encor!

Reçois donc mes adieux, terre qui m'a vu naître,  
De vivre dans ton sein je ne suis pas le maître,  
Mais tu demeureras toujours,  
Avec tes landiers d'or, tes châteaux séculaires,  
Ton pèlle aux flots d'argent, aux bois solitaires,  
L'objet chéri de mes amours!...

Que de fois, en secret, j'ai pleuré ta campagne,  
Tes landes, tes rochers, ô ma belle Bretagne!...  
Devant les splendeurs de Paris,  
Je suis demeuré froid, et mon âme oppressée,  
Chaque jour, chaque nuit, vole par la pensée  
Vers tes grèves, mon cher pays!

Paris. ÉCRIT PAR PAUL. ÉCRIT PAR PAUL.

## SUR LA PLAGE

Déjà millionnaire au ventre de sa mère,  
Ce pauvre enfant chétif, qui revient, chaque été,  
Dans la villa riante au bord de l'onde amère,  
Respirer sur la plage un soufflé de santé;

Cet enfant, qui de naître un jour a pris la peine,  
Saura-t-il bien jamais l'effort et le tourment,  
Les pleurs jaillis des yeux et le sang de la veine  
Pour payer le plaisir de son moindre moment?

Car dans ce monde-ci, tels destins sont les nôtres,  
Que l'homme avec de l'or fait de l'homme un bétail,  
Que l'un manufacture avec la main des autres  
Quand les autres pour lui crévent de leur travail.

O mère, songez-y pour d'autres moins heureuses,  
Devant le large bleu d'où, roulant flots sur flots,  
La mer jette à vos pieds ses écumes poudreuses,  
Son immense rumeur si pleine de sanglots...

Songez-y, quand l'enfant saisi vous interroge,  
Les yeux vers l'horizon où la mer touche au ciel:  
D'où vient cette eau? Quel droit sur terre elle s'arroge?  
D'où vient cette eau profonde, âcre comme le sel?

Larmes, sueurs et mers, c'est un même mystère.  
Le sel en est pareil et pareille en est l'eau.  
Mère, si vous croyez qu'un Dieu créa la terre,  
Songez que le travail vous la crée à nouveau.

Dites à votre enfant combien d'hommes, ses frères,  
Peinent pour son loisir sous ce cruel ciel bleu...  
Ah! pour qu'il pense un jour aux sueurs ouvrières,  
Dites-lui que la mer est la sueur de Dieu!

Troyes. CHARLES GROS.

## COUP DE GRISOU

Riches, entendez-vous ces cris de désespoir;  
Ces râles, ces sanglots: toute une cité pleure!  
Oh! ces cris d'orphelins sur un cadavre noir  
Ramené jonchant vers la triste demeure!

Mais vous ne voulez pas qu'une famille meure,  
Et vous organisez des fêtes chaque soir  
Au profit de ces gens: Victimes du Devoir.  
C'est le mot consacré par lequel on les leurre.

C'est une occasion pour vos cœurs généreux,  
Bien, chantez, dansez pour tous les malheureux,  
Faites que chaque jour soit un brillant dimanche.

A vos amusements donnez un libre cours,  
Cet argent dépensé vous reviendra toujours,  
Puisque vous tenez bon la pelle par le manche.

Soissons. BRADONS.

# La Fée aux aiguilles

Charles Gille



Les Coquelicots (revue), Les Coquelicots de septembre 1890, Paris, 1890

Exporté de Wikisource le 30 juin 2026

# LA FÉE AUX AIGUILLES

—

La tête encor toute échauffée  
Par un conte de l'Orient,  
J'ai voulu créer une fée  
Au visage frais et riant,  
Aux mains alertes et gentilles,  
À taille au gracieux contour ;  
C'est pourquoi la fée aux aiguilles  
Un beau matin m'a dû le jour.

Elle fréquente la mansarde  
Que le vent cherche à lézarder :  
Au toit où le travail s'attarde  
On la voit aussi s'attarder.  
Quand s'endorment de pauvres filles,  
Que harcèle un travail sans fruit,  
La petite fée aux aiguilles  
Abrège leur tâche sans bruit.

À l'ouvrière nonchalante,  
Elle dit : fais ce que tu dois.  
De l'enfant vive et pétulante  
Souvent elle pique les doigts.  
Des vieux moutiers ouvrant les grilles,  
Aussitôt que l'aurore a lui,  
La petite fée aux aiguilles  
Des nonnes vient charmer l'ennui.

Honte à qui déserte la route  
Que la vertu trace au travail ;  
Sait-on plus tard ce qu'il en coûte  
Pour rentrer à l'humble bercail ?  
Eh quoi ! céder pour des vétilles,  
L'honneur, bien si doux à garder.  
Toujours à la fée aux aiguilles,  
On devrait le recommander.

# À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)<sup>[1]</sup>. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)<sup>[2]</sup> ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/licenses/fdl.html)<sup>[3]</sup>.

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)<sup>[4]</sup>.

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- \*j\*jac
- Le ciel est par dessus le toit
- Basilou
- Acélan
- MarcBot
- Cantons-de-l'Est
- Havang(nl)

---

1. ↑ <http://fr.wikisource.org>

2. ↑ <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>

3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) [http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler\\_une\\_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)